

LE JOURNAL DE QUEBEC,

MONITEUR DU PASSÉ ET DU PRÉSENT A L'AVANTAGE DE L'AVENIR.

PREMIER DU JOURNAL: Abon. annuel, \$4. Abon. semestriel, \$2. Frais de poste à part. On doit informer le ler de chaque mois de son abonnement, lorsqu'on veut le retirer et payer, autrement, on est censé en continuer un autre.

PREMIER DES ANNONCES: Première insertion: 6 lignes et au-dessous, 2c. 4d. 10 lignes et au-dessous, 3c. 4d. Au-dessus, par lig. 4d. Toute insertion subséquente, le 1/2 du prix.

Ce journal se publie les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS, par AUGUSTIN COTÉ et JOSEPH CAUCHON, avocats, rédacteurs-propriétaires; — est très répandu en Canada, s'expédie dans les Provinces d'en bas, aux Etats-Unis, à Paris, Londres, et aux îles de la Manche. On s'abonne au Journal, ou bureau du Journal, près de l'Archevêché. Les agents sont, pour Saint-Thomas, M. S. Couillard-Dupuis; Kamouraska, M. Alexis Gagné; Saint-Roch des Aulnais, Amable Morin, écrivain; Saint-Jean-Port-Joli, M. le col. Fraser; Baie des Chaleurs, M. l'abbé des Ruissieux; Saint-Hyacinthe, M. l'abbé Tétréau. On reçoit les abonnements du district et de la ville de Montréal, et du Haut-Canada, directs, par la poste. Toutes lettres doivent être adressées à nos bureaux.

STATION DE L'AVANT DE 1846

8e ET DERNIÈRE CONFÉRENCE DU R. P. LACORDAIRE À NOTRE-DAME

Jésus-Christ est Dieu, et non pas seulement le fils aîné et le représentant illustre de l'humanité.

C'est donc en vain que le rationalisme a fait effort pour anéantir et pour dénaturer la vie de Jésus-Christ. Jésus-Christ est debout; la puissance de l'histoire le protège contre toutes les attaques. Et aussi a-t-il fallu que le rationalisme tentât un dernier et suprême effort pour expliquer au moins cette vie qu'il n'avait pu mettre à néant, et dont il n'avait pu non plus briser les fragments. Il n'est, dit-il, ni le fils de Dieu, ni le fils de l'homme; il est le fils aîné le plus grand, le plus illustre de l'humanité; il est, en un mot, le représentant de cette action saine, progression de l'humanité, de cette progression de doctrines et de faits, qui à certain moment s'ouvre, s'épanouit, tire de son sein un être extraordinaire, le pose pour des siècles sur un terrain où tout ce qui viendra le confirmera jusqu'à ce que l'humanité, tout d'un coup, se trouve mal représentée par cet être souverain, et un jour, le saluant d'un dernier respect, le pose à terre et lui dise adieu.

C'est à refuter ce système, Messieurs, que je vais consacrer notre dernière conférence de cette année. Cela fait, tout ce qui est de l'Eglise, tout ce qui est du Christ vous ayant été manifesté dans cet enseignement, depuis dix années, il ne nous restera qu'une chose: ce sera d'entrer dans la doctrine même de l'Eglise et du Christ, de vous l'exposer dans tout son enchaînement; et cela fait, en dernier lieu, nous n'aurons plus qu'à nous reposer, vous, de votre attention, et moi du bonheur de vous avoir enseignés si longtemps.

Première partie.

Trois choses sont à expliquer dans la vie et le succès du Christ: sa doctrine, qui paraît surpasser toutes les autres, la foi que le monde a donnée à cette doctrine, et enfin, en troisième lieu, la réunion de cette doctrine et de cette foi dans un corps hiérarchiquement et dogmatiquement constitué, qui est l'Eglise. Pour expliquer la puissance du Christ, évidemment il faut expliquer cette triple formation de sa doctrine, de la foi qu'elle a obtenue, et de l'Eglise qu'elle a constituée. Or, ce triple phénomène s'explique par l'état général des doctrines au moment où Jésus-Christ a paru, par l'état général des esprits et par l'état général des nations.

D'abord, par l'état général des doctrines; on se représente la doctrine de Jésus comme une doctrine neuve, inconnue, créatrice, comme quelque chose qui n'avait point de racine dans le passé; c'est, au dire du rationalisme, une erreur palpable: jamais le genre humain n'a été sans doctrine, il ne peut vivre sans doctrine. Quelque idiot, fatigué des débauches de son orgueil et de ses sens, peut bien passer dans l'humanité sans avoir de doctrine, comme un grain de poussière emporté par le vent passe et s'en va; mais l'humanité est plus profonde qu'un tel être; il faut qu'elle connaisse quelque chose, qu'elle systématise quelque chose: jamais elle n'a vécu sans cela.

Or, non-seulement elle a besoin de doctrines, mais incessamment et toujours elle travaille, elle remue ces doctrines, comme elle travaille et elle remue le globe terrestre, comme elle travaille et elle remue l'atmosphère qui enveloppe le tout. Ainsi, il y a de la part de l'humanité un travail doctrinal, un travail scientifique, un travail continu qui ne cesse jamais.

Trois lieux ont été le théâtre du travail doctrinal du genre humain: l'Orient, l'Occident et le peuple hébraïque, qui était le centre de cette opération des doctrines. L'Orient avait conservé les doctrines sous cette forme que l'homme était profondément déchu, et qu'il avait besoin d'une expiation perpétuelle, pour retourner à un état meilleur, expiation que favorisaient de cycle en cycle les incarnations orientales, les expiations orientales, la métépsychose orientale, rien n'est plus célèbre que tout cela, et il suffit de vous poser ces termes devant l'esprit, pour qu'à l'instant, allant jusqu'au fond de l'Indostan, vous voyiez encore subsistant cet ordre d'idées.

Quant à l'Occident, un travail plus actif s'était opéré. A mesure que l'Occident se civilisait, il se dépouillait des mythes passés, il cherchait une sagesse qui fût moins fondée sur la tradition que sur les explorations de la raison pure; et Platon avait été le chef-d'œuvre de ces explorations de l'esprit humain.

En troisième lieu, le peuple hébreu avait conservé d'une manière plus particulière le dogme de l'unité de Dieu, de la création, et ensuite d'une certaine espérance de voir l'unité fondamentale de l'homme se reconstituer un jour, telle qu'elle était dans la famille primitive.

Voilà évidemment, Messieurs, l'état des doctrines au temps du Christ, et ces doctrines, depuis 4,000 ans, étaient en jeu; et par suite des conquêtes d'Alexandre et de ses successeurs et de la pénétration de l'Orient jusqu'en Occident, et dans la Judée qui est au centre, tout cela s'était comme donné un rendez-vous final à l'époque où Auguste parut et ferma les portes du temple de Janus. Le Christ naquit dans ce moment favorable, et, avec le coup d'œil d'un génie évidemment prodigieux, il sonde le terrain de son époque: il y vit ce triple confluent de doctrines, il comprit que le moment de l'unité, le moment de fonder dans un seul bloc toutes ces idées et de leur donner satisfaction était arrivé,

et que, si on pouvait parvenir à faire entrer dans une seule forme l'Orient et l'Occident, on arriverait à une unité de doctrine qui séduirait le plus grand nombre des esprits. Il posa donc la thèse orientale de la chute de l'humanité; il déclara que le monde était déchu, et que lui, incarnation dernière et supérieure à toutes celles qui avaient paru auparavant, il arrivait pour expier ces fautes primitives du genre humain et restituer aux hommes la pureté originelle. Et puis, comme les incarnations orientales étaient par trop environnées d'ombres et de fables, il appuya l'idée de son incarnation à lui sur le verbe de Platon, qui avait dégagé les communications de Dieu avec les hommes du monde traditionnel. Il déclara donc qu'il était le Verbe de Dieu, la raison de Dieu, la totalité des idées subsistantes en Dieu; et que, de même que dès l'origine il y avait eu communication entre l'homme et Dieu, par la communication des idées, il venait aussi poser devant ces idées internes, lui, par sa personnalité et par sa parole, les idées dont celles de l'homme n'étaient que le type; en sorte qu'en comparant l'idée intime du genre humain avec l'idée de Dieu, manifestée dans lui et sa parole, il y aurait une reconnaissance du modèle avec ce qui était sorti du modèle, et que le type avec ce qui en était sorti s'embrasseraient et se donneraient un baiser qui unirait et illuminerait toute l'humanité. Et enfin, comme il fallait donner satisfaction au peuple juif, il admit l'unité de Dieu et il admit également le dogme de la création que l'Orient n'avait peut-être guère mieux connu, que Platon lui-même repoussait, quoiqu'avec moins d'énergie qu'Aristote.

Voilà, Messieurs, le thème rationaliste: la doctrine chrétienne est sortie de la fusion de toutes les doctrines terrestres, humaines; ce n'est pas un succès de création, c'est un succès de fusion.

Or, Messieurs, comment d'abord, pour répondre à ce système, comment Jésus-Christ s'est-il posé? Sachons-le bien: Jésus-Christ s'est-il donné lui-même comme créateur? s'est-il donné comme inventeur? a-t-il dit: Je suis l'inventeur de la vérité, comme de bonnes gens nous disent tous les jours? Il s'en est bien gardé. Il n'a pas dit: Je suis l'inventeur de la vérité, mais je suis la vérité, je suis cette vérité de tous les temps, je suis cette vérité qui était dans le sein du père, qui est apparue au premier homme dans les jours du paradis terrestre, que les patriarches et leurs successeurs ont connue, que Noë en descendant de l'arche reçut et proclama de nouveau, qu'Abraham, aux champs de la Chaldée et de la Syrie, vit et entendit, que Moïse, au pied du Sinaï, recueillit de la bouche même de Dieu et grava sur des tables; en fin, je suis cette vérité qui a été toujours, qui n'a jamais été totalement inconnue et dont les hommes n'ont jamais pu se passer. Il ne s'est donc pas donné comme cherchant un succès de nouveauté, de création; non, et nous ne le posons pas ainsi; nous n'avons jamais dit que le christianisme commençait au Christ: c'eût été tuer le christianisme que de lui donner une origine si récente. Le christianisme remonte plus haut: tout ce qui est vrai a toujours été chrétien.

Cependant, Messieurs, à côté de ce phénomène de la propagation de la vérité chrétienne et du christianisme, comprenons aussi qu'il y avait un autre phénomène, c'était celui de l'altération, de la corruption, de la négation du christianisme. Et ainsi Jésus-Christ, tout en n'étant pas nouveau, tout en étant que le continuateur et l'interprète de l'antiquité, Jésus-Christ, néanmoins, apportait à l'humanité quelque chose que l'humanité avait connu, mais qu'elle avait corrompu, qu'elle avait dégradé, qu'elle avait oublié, qu'elle avait nié, qu'elle avait déshonoré.

Et pour commencer tout de suite par l'Orient, en suivant la marche de nos adversaires, l'Orient avait retenu l'idée de la chute de l'homme, de l'intervention divine pour le réparer: cela est incontestable. Mais l'Orient avait mêlé ces idées au fond de deux absurdités, qui étaient le panthéisme et la métépsychose, supposait que la transformation de l'homme devait se faire par un retour de l'être humain à la substance de la divinité; en sorte que son état final était de s'absorber en Dieu dans le repos éternel et absolu. Mais Jésus-Christ, Messieurs, a-t-il admis le panthéisme? Jésus-Christ a-t-il transigé avec l'Orient sur le panthéisme? Non, il a dit: "Il n'y a qu'un Dieu, le Seigneur de toutes choses, et vous, par la création, vous n'êtes qu'un néant, qui n'existe que par la parole protectrice de Dieu, et s'il plaisait à Dieu de vous retirer cette parole, immédiatement vous retomberiez dans la poudre d'où vous êtes sortis." Ainsi, d'une part, par le panthéisme, on vous avait élevés trop haut, et d'autre part, par le panthéisme, on vous avait jetés trop bas. En effet, on vous avait comparés à la substance divine, ce qui était vous élever trop, et on vous jetait trop bas aussi, parce qu'on vous ôtait votre dualité avec Dieu.

Non, ce n'est pas là la vérité; la vérité, c'est que Dieu et l'homme sont deux choses; la vérité, c'est que Dieu a fait l'homme pour l'élever, que l'homme aspire à Dieu, et qu'un jour nous le verrons ce Dieu, dans sa magnificence, sa puissance et sa bonté; mais je vous le demande, Messieurs, n'est-ce pas là le type oriental?

On parle de Platon. Mais, d'abord, Platon est-il tout l'Occident? Est-ce que les épicuriens et tant d'autres sectes n'existaient pas? Qu'est-ce à dire que Platon est tout l'Occident? Vous avez dit, il est vrai, que ce n'est pas tout l'Occident, mais le chef-d'œuvre de l'Occident. Eh bien! je le veux. Mais, encore une fois, qu'était-ce donc que Platon? La négation de Dieu, en admettant que le monde ou le principe du monde était la matière créée existant de toute éternité. Qu'était-ce que Platon dans l'ordre moral? C'était la négation du libre arbitre, la négation du bien et du mal.

Voilà, Messieurs, au fond, ce Platon tant admiré, ce Platon que j'ai loué moi-même, que je louerai encore, qui est un homme admirable pour revêtir, çà et là, d'images magnifiques tout un discours; mais qui, en somme, quand on le prend dans toutes ses doctrines, est, comme tous les autres, un homme descendu très-bas dans la région de l'erreur; seulement, quand il dit la vérité, il lui donne un manteau royal, et c'est ce qui a fait l'illustration de son nom, la célébrité de son style et la majesté de sa gloire. Il n'y avait donc pas, de la part de Jésus-Christ, satisfaction donnée à l'Occident, par le dogme du libre arbitre et des peines éternelles: il niait le dogme platonicien, comme le panthéisme indien.

Quant aux Juifs, ils avaient plus de vérité; ils l'avaient conservée même en très-grande partie, et cependant ils la corrompaient aussi.

Si vous voulez vous assurer, Messieurs, que la doctrine chrétienne n'avait pas un succès de fusion, mais un succès de contradictions: contradictions à l'Orient, contradictions à l'Occident, et chez le peuple hébreu; vous n'avez qu'à voir le panthéisme indien: Dieu l'a conservé. Quant au platonisme, nous le voyons ressuscité plein de vie et d'éclat. Voyons donc si le christianisme, comme on le prétend, a été la fusion de toutes ces doctrines; voyons ce que le judaïsme subsistant, ce que le platonisme ressuscité sont à la doctrine de Jésus-Christ.

Quant au panthéisme indien, aucune erreur n'a plus résisté à l'apostolat chrétien. Ce pays nous est ouvert depuis environ trois siècles, que nos flottes y ont abordé. Plusieurs nations chrétiennes, les Espagnols, les Portugais y ont également pénétré. Non-seulement les Anglais sont en communication avec l'Indoustan, mais ils en sont les maîtres. Eh bien, rien n'a encore pu détruire le système du panthéisme indien. Nos missionnaires sont sur les lieux, y travaillent, et pour peu que vous ayez lu leurs relations, vous savez que nulle part, même en Chine, ils n'ont rencontré plus de difficultés que là.

Le système brahministe ou bouddhiste a résisté à tous les efforts que nous avons faits, pourquoi? Précisément parce que ceux qui le suivent sont plus près de la vérité; précisément parce que l'idée de la chute de l'homme et de sa réparation est répandue, parce que l'organisation scripturale de cette doctrine, étant près de la vraie source, a conservé une grande force de résistance contre le christianisme; car, plus on approche de la vérité quand on ne l'atteint pas, plus on s'en éloigne. C'est ainsi qu'un homme éclairé est quelquefois plus loin de Jésus-Christ que tel homme perdu d'honneur et de réputation. Dieu a dit dans son Evangile: "Cette femme, que vous dites perdue, vous précéderà dans le royaume du ciel, car elle s'est approchée de la vérité par son humilité, par la juste appréciation d'elle-même." Elle touche, comme Madeleine, les pieds de Jésus-Christ, et quand on en est là on est bien près de son cœur.

Ainsi, Messieurs, la doctrine de Jésus-Christ a contredit toutes les doctrines humaines. Voilà comment la doctrine orientale nous résiste depuis dix-huit cents ans. Relativement au judaïsme lui-même, à part quelques conversions que Dieu nous accorde, tout le monde sait que le peuple juif a résisté à tous les efforts de l'apostolat. Et quant à ceux qui nient le dogme de la création, en admettant avec Platon le dogme de l'unité de Dieu, pour peu que vous soyez au courant de la littérature contemporaine, vous ne m'accuserez pas d'en dire trop, en disant que cette école du platonisme a produit de nos jours le champ de bataille le plus redoutable. Ainsi, comment, si le succès du Christ avait été dans la fusion des doctrines orientales, platoniciennes et hébraïques, comment, aujourd'hui, les trois points les plus vulnérables de notre action seraient-ils le panthéisme, le judaïsme et le platonisme, je vous le demande?

Mais il fallait expliquer la foi à cette doctrine, car ce n'est pas tout, Messieurs, ce n'est pas tout que d'avoir dit: Jésus-Christ a fondu toutes les doctrines ensemble, il a fait une sorte de synthésisme religieux, pour me servir d'une expression technique; il fallait montrer comment cet Orient et comment cet Occident allaient abdiquer leurs propres doctrines pour adopter celle du Christ. Là-dessus que fait tous les jours le rationalisme? Il dit: A l'époque d'Auguste, l'esprit humain était las; d'une part, il n'acceptait plus l'idolâtrie, qui était la forme populaire de l'erreur ou de la religion, et, d'un autre côté, le rationalisme ou la philosophie n'ayant pu, depuis six cents ans, rien fonder, une double lassitude préoccupait l'intelligence humaine: lassitude de la religion publique, lassitude des efforts impuissants du rationalisme. Tout le monde appelait la foi, tout le monde voulait la foi. Jésus-Christ est venu, il a présenté des doctrines qui étaient connues, qui ne choquaient qu'à demi le sens de chacun, et on s'est précipité dans ses bras pour en finir.

Mais, Messieurs, cette abdication du rationalisme, à cause de cette impuissance de six siècles, si elle était réelle, aujourd'hui que le rationalisme a dix-huit cents ans d'impuissance de plus sur le corps, il devrait à plus forte raison abdiquer sa personnalité dans la personnalité du Christ, et vous voyez si le rationalisme y est présentement disposé. Non, non, connaissez la réalité des choses: le rationalisme n'est jamais las de lui; quand même dix mille ans d'expérience lui démontreraient son impuissance, le lendemain matin, en se levant, le philosophe monterait encore dans sa chaire, et dirait: "Messieurs, nous allons créer la vérité et la philosophie; nous allons les créer, car elles n'existaient pas encore; si elles existaient, nous n'aurions pas besoin de les mettre au monde. Du moins, si nous ne les fondons pas, nous aurons l'honneur d'en préparer les matériaux et d'en poser les premières assises." Aucune expérience ne peut dégoûter le

rationalisme. Et pourquoi? Parce qu'il part d'un principe. Et comment voulez-vous qu'en partant d'un principe diamétralement opposé à la foi, il puisse accepter la foi sans changer de principe? Ce n'est pas là de la fatigue, ce n'est pas là de l'abnégation; c'est se faire renégat de sa propre doctrine, c'est se convertir.

Mais d'ailleurs, Messieurs, l'exposition de l'état des esprits sous Auguste est fautive. Non, on n'en était pas là. Oui, sans doute, quelques esprits supérieurs méprisaient l'idolâtrie, mais le peuple ne la méprisait pas; l'esprit public était un esprit fidèle à l'idolâtrie; l'esprit public ne méprisait pas l'idolâtrie, il la regardait comme nécessaire, et cherchait à l'arabouter pour la soutenir. Et certes, on vit bien où en était l'esprit populaire, l'esprit politique, quand enfin Jésus-Christ vint et demanda à Rome le droit de cité. On vit bien quels furent ses ennemis. Eh bien, n'est-il pas de la dernière publicité que l'esprit populaire lui résistait, et allait prendre le sang des martyrs pour le jeter avec ignominie à leurs figures sacrées, et que pendant que les proconsuls rendaient leurs arrêts, le peuple rendait aussi les siens?

L'esprit populaire, l'esprit populaire qui soutenaient l'idolâtrie, l'esprit rationaliste lui-même, ce platonisme qu'on vantait, étant passé en des mains habiles et à une plume retrempe d'énergie, attaqués à Alexandrie et dans tout l'empire la doctrine du Christ. En sorte que ce qu'on nous représente comme ayant abdié l'esprit populaire, le rationalisme, est cela même qui a fait crucifier Jésus-Christ. Mais quand nous parions au concile de Nicée, à côté de l'empire de Constantin, nous avons vaincu l'esprit populaire, nous avons vaincu le rationalisme, et l'univers tout entier disait le fameux mot de Julien l'Apostat: "Le Galiléen a vaincu." Ce n'est pas là, Messieurs, un succès de fusion, c'est un succès de contradiction; de même que Jésus-Christ a contredit toutes les doctrines, il a contredit tous les esprits, et, comme il est vainqueur de toutes doctrines, il a vaincu tous les esprits: voilà la vérité.

(A continuer.)

DES SUBSISTANCES. — LA FAMINE D'IRLANDE.

Quoiqu'en disent nos journaux patriotes dans leurs interminables moyens et raisons en faveur de la conduite de lord Palmerston, relativement aux mariages espagnols; la grande et grave question politique n'est point dans une telle querelle. Elle est tout entière et très-urgente en France et en Angleterre quoiqu'à des degrés différents, dans ce qu'on a justement nommé la grande question des subsistances. En France, grâce à Dieu, bien que le pain et les denrées de première nécessité soient arrivés à un prix qui égale celui des funestes années de 1812, 1816, 1832, les mesures prises en même temps avec une admirable émulon, par la charité officielle et celle des particuliers, permettent d'attendre prochainement une amélioration notable et favorable à la classe laborieuse de notre patrie. Les arrivages de blés étrangers encombrant nos ports, et bientôt, il faut l'espérer, cette abondance pénétrera au centre comme aux extrémités du pays. Mais ce n'en est pas moins là une affaire capitale, qui doit dominer toutes les autres, puisqu'elle touche à la nourriture et au salaire du pauvre et de l'ouvrier, et qu'elle atteint l'agriculteur et le commerçant, par la liberté et la nécessité des importations. Jamais l'économie sociale et politique n'a été mise mieux en demeure de prouver son utilité pratique que dans les conjonctures présentes, à la suite d'une disette et de fléaux pareils à ceux qui viennent de nous atteindre.

En Angleterre, l'état des choses est bien autrement affligeant. Lord John Russell, qui est le chef le plus illustre des whigs et du cabinet actuel, semble laisser son collègue lord Palmerston se consumer dans la triste querelle qu'il fait à M. Guizot sur le mariage Montpensier, pour l'attention et les méditations les plus graves du parlement, sur la terrible famine qui désole l'Irlande et une partie de l'Ecosse, famine selon l'expression malheureusement trop exacte de cet homme d'Etat, qui n'a de comparable que celle du treizième siècle. En conséquence, le premier ministre vient d'exposer à la chambre des communes l'ensemble des mesures qui lui paraissent propres à remédier en partie aux horribles ravages du fléau destructeur. De son côté, le marquis de Lansdowne proposait les mêmes mesures à la chambre des lords. Mais d'avance les deux ministres annoncent que l'Angleterre doit s'attendre à faire pour l'Irlande des sacrifices immenses, inouis. Il était temps, car d'après les avis officiels la malheureuse population irlandaise succombe et meurt de faim, comme autrefois les enfants de l'Egypte frappés par l'ange exterminateur. Ainsi le fléau qui décime l'Irlande, qui tend à l'exterminer, pourra servir la politique et les plans réparateurs de lord Russell et de ses amis que sir Robert Peel a promis de seconder.

Puisse cet homme d'Etat parvenir enfin à donner à cette Irlande catholique, opprimée depuis près de deux siècles par la politique protestante, cette part de liberté, de richesse et de prospérité qu'on ne peut lui refuser plus long-temps sans iniquité! Puisse la malheureuse Irlande devenir en réalité pour ses enfants si dévoués la verte et féconde Erin!

D'après lord John Russell, déjà environ soixante millions de francs ont été dépensés en travaux publics, aux termes d'un acte rendu à la fin de la dernière session, dans le but de procurer des moyens d'existence à la population irlandaise. La plupart de ces travaux sont actuellement sans utilité pour le pays; les routes qui ont été construites ne serviront point; mais ces ouvrages improductifs ont du moins donné du pain à beaucoup de malheureux qu'il aurait fallu

nourrir et qui ont gagné ce pain en travaillant. Le nombre des travailleurs occupés ainsi aux frais de l'Etat s'est élevé de 30,135 en septembre dernier à 440,689 en décembre, il est en ce moment d'environ 800,000, en calculant que chacun d'eux gagne environ de quoi nourrir au moins quatre personnes lord John Russell constate que deux millions d'individus, soit le quart de la population de l'Ile, sont entretenus par le trésor public.

L'emploi d'une si grande multitude d'hommes dans un pays depuis longtemps aride, et que devore la lèpre de la mendicité, a donné lieu à de graves abus; d'abord le travail à la journée a été exécuté avec mollesse; puis le travail à la tâche, qu'on lui a substitué, a donné des salaires si supérieurs à ceux que procure habituellement en Irlande l'industrie particulière, qu'on est accouru de tous côtés pour s'employer aux routes, et que les secours destinés aux indigents ont été souvent obtenus par des familles relativement aisées. Nous n'entrerons pas dans le détail des mesures projetées pour mettre un terme à ces abus, pour assurer une répartition plus équitable des secours, pour remédier enfin à la crise actuelle. Nous signalerons cependant une mesure de prévoyance pour l'an prochain, celle d'un vote de 1,250,000 fr. destinée à être prêtée aux propriétaires pour acheter des semences.

Une des plus importantes parmi les propositions de lord Russell est celle qui alloue une somme de 25 millions de fr. pour le défrichement des terres incultes de l'Irlande. On estime que, sur un sol aujourd'hui impuissant à nourrir ceux qui l'habitent, 4,600,000 acres de plus environ pourraient être mis utilement en culture. Au moyen des fonds dont il s'agit, l'Etat ferait des avances aux propriétaires qui entreprendraient des travaux dans ce but, ou leur achèterait de gré à gré les portions de leurs domaines qu'actuellement ils ne cultivent pas; des pouvoirs plus étendus même lui seraient confiés. Dans le cas où les propriétaires se refuseraient à effectuer des défrichements à l'aide de ces avances ou avec leurs propres ressources, il aurait à leur égard un droit d'expropriation qui serait exercé par les commissaires des eaux et forêts. Les terres qui seraient tombées ainsi entre ses mains, il les améliorerait d'abord à ses frais, en opérant des défrichements en grand, en construisant des routes, et élevant des bâtiments; puis il les vendrait en lots de 25 à 30 acres, et ainsi se constituerait en Irlande une classe de petite propriété destinée à devenir un des éléments les plus utiles de sa future organisation.

Un autre projet encore mal défini, mais qui paraît de nature à exercer une grande influence sur l'avenir de l'Irlande, est celui d'une modification dans les conditions de la propriété. Lord John Russell en attend de grands résultats, si du moins les Irlandais eux-mêmes, par leurs propres efforts, par la mise en œuvre de toutes leurs ressources, secondent l'action du gouvernement. Les plaies actuelles de l'Irlande ne lui paraissent ni plus affreuses ni plus incurables que celles qui désolaient l'Angleterre et l'Ecosse il y a deux siècles, et il exprime l'espoir que cette île si fertile, dont on a dit qu'elle pourrait nourrir jusqu'à 17 millions d'hommes et dont les habitants déploient ailleurs tant d'énergie, se relevant peu à peu de son abaissement et de sa misère, atteindra au même degré de prospérité et de splendeur que les autres royaumes aux destinées desquelles elle est unie. Du reste, contre la famine qui dévaste l'Irlande en ce moment, lord John Russell confesse avec douleur l'impuissance du gouvernement à alléger la détresse des habitants, diminuer un peu les horreurs du fléau auquel ils sont en proie, le gouvernement, dit-il, ne peut rien de plus; le reste excède les forces humaines.

—L'Ami de la Religion.

Nous prions nos abonnés retardaires de payer ce qu'ils nous doivent d'arrérages sans délai, et spécialement ceux à qui nous avons déjà adressé des comptes.

Canada.

QUÉBEC, 6 AVRIL, 1847.

Le Canadien a raison de trouver hors de propos tout ce qui ne va pas à son système de dénigrement; de cette manière il s'épargne bien de la fatigue et bien des embarras; nous approuvons sa sagesse.

On ne doit pas oublier que c'est jeudi qu'a, lieu à la salle du Parlement, l'assemblée générale de la Société Saint-Jean-Baptiste, pour y discuter l'opportunité de bâtir un Hôtel dit "de la Saint-Jean-Baptiste." Tous ceux qui appartiennent à cette société ne manqueraient sans doute pas de s'y trouver. Nous invitons ceux qui n'en font pas encore partie à la joindre avant jeudi soir, pour avoir occasion de concourir à une œuvre nationale, et à y concourir comme fondateurs; ce sera le meilleur et le plus puissant moyen d'en assurer la permanence et de lui donner un caractère de grandeur auquel, malgré sa solennité passée, elle n'a jamais atteint.

Puisque, l'initiative en étant prise par les différentes sections, nous paraissions unanimes à vouloir quelque chose qui ne soit pas indigne d'une société comme la nôtre, n'allons pas amoindrir son importance, par une construction mesquine que l'on regretterait pas plus de douze ans plus tard; il faut que nous élevions un édifice tellement national par ses proportions et ses formes, que nous puissions être dans notre droit à appeler la nation tout entière à y contribuer pour quelque chose. Quelques uns répéteront sans doute ce qui se dit toujours et partout: que les moyens manquent et qu'il faut remettre l'entreprise à une autre époque ou la faire petite; mais c'est là une erreur dans laquelle on ne devrait plus tomber après que l'expérience a prouvé tant de fois qu'en fait de choses publiques, les grandes entreprises réussissent toujours mieux que les petites, parce que, par les premières, vous stimulez le zèle de tous et vous créez un enthousiasme productif qui ne saurait exister dans le dernier cas. Remarquez en outre que si vous avez de beaux édifices à montrer aux étrangers, vous attirerez proportionnellement beaucoup d'étrangers dans votre ville, et ces étrangers produiront à leur tour le commerce et l'activité qui nous manquent depuis longtemps. C'est par de semblables moyens, c'est par son énergie que Montréal a grandi. Nous avons plusieurs fois amèrement reproché à nos concitoyens de Québec de dormir paisiblement sous ses

ruines croissantes, en se contentant de faire des reproches sans résultat à leurs compatriotes de Montréal qui faisaient mieux qu'eux. Aujourd'hui, en présence de toutes les améliorations et de toutes les œuvres entreprises par les habitants de Québec de toutes les origines pour sortir du sommeil qui nous tuait naguère, nous éprouvons la douce jouissance de dire qu'un pareil reproche serait une injustice. A jeudi donc.

Hier, à dix heures A. M., les citoyens de toutes les classes, en tête desquels étaient placés les membres de la société d'éducation, attendaient dans le silence et le recueillement, aux avenues de l'Hôtel-Dieu, le moment où le clergé de la cathédrale viendrait donner le signal du départ du corps du Frère Amulwin pour la dernière demeure. Bientôt le signal du départ fut donné et le convoi commença à défiler; la vue en était magnifique et imposante, et nous n'avons vu de longtemps un convoi aussi nombreux et aussi respectable. Il fallait plus que le sentiment habituel qui accompagne de semblables cérémonies pour attirer tant de monde de toutes les parties de la ville.

Au milieu de cette foule immense on remarquait l'honorable M. Morin, qui, malgré les fatigues du voyage, n'avait pas cru devoir rester étranger à cette manifestation de la reconnaissance et de l'estime générales pour ces bons Frères qui se vouent par état et par amour à l'enseignement élémentaire, et qui remplissent ainsi une lacune importante dans notre économie sociale. L'exemple et conséquemment l'encouragement doit venir d'en haut; ni l'un ni l'autre n'ont manqué dans cette circonstance tristement solennelle. Mais si le bien moral et social que produisent les Frères doit servir à tous, plus ou moins, et que conséquemment la reconnaissance doit venir de toutes parts, elle doit cependant être plus vive chez ceux qui profitent plus directement des services des Frères, nous voulons parler des classes ouvrières; aussi ont-elles pleinement et promptement compris qu'elles devaient dans cette circonstance prendre les devants, et l'ont-elles fait avec un zèle qui dit éloquemment que l'ingratitude leur est inconnue.

Nous aimons à voir ces manifestations vraies de sentiments qui sont comme les miroirs où se reflètent les mœurs et l'éducation de nos compatriotes de toute classe.

Il s'est glissé dans le Canadien d'hier au sujet du Frère Amulwin des erreurs que nous sommes chargés de rectifier; cette rectification se fera en partie par le résumé suivant des paroles prononcées à ce sujet par M. le curé de Québec au prône dimanche dernier.

"Dès que les jeunes gens des classes du soir ont eu appris la mort de ce bon frère, ils sont venus offrir de payer les frais de sa sépulture dans cette Eglise.
"D'un autre côté MM. les Marguilliers considérant que les chers frères sont des hommes dévoués par état à l'éducation des enfants de cette paroisse, et appréciant justement les services importants qu'ils rendent à la jeunesse de cette ville, ont décidé qu'il était convenable que la fabrique leur accordât gratuitement une sépulture honorable; et qu'ils seraient inhumés dans la chapelle N. D. de Pitié.
"Nous croyons devoir mentionner ces faits, parce que nous les jugeons de bon exemple, et fort honorables à nos chers Frères, aux Messieurs des classes du soir, et à MM. les marguilliers; à nos chers Frères, qui ont dû mériter l'estime générale; à nos citoyens de nos faubourgs qui ont montré en cette occasion qu'ils savent apprécier le bienfait d'une éducation chrétienne; à MM. les marguilliers enfin qui, par cet acte de libéralité, ont donné une nouvelle preuve de cet esprit de générosité et de ce zèle éclairci pour le bien de la paroisse qui les distinguent si éminemment."

Ainsi les jeunes gens des classes du soir, malgré leur bonne volonté, n'ont pu avoir rien à payer pour cette sépulture; ils ont dû se borner aux frais du deuil: ce qu'ils ont fait avec un zèle qui témoigne de leur reconnaissance et de leur bon goût.
L'autre erreur du Canadien consiste dans l'omission de mots essentiels qui se trouvaient dans la note du Frère Zozime au rédacteur de ce journal: nous allons souligner les mots omis.
Nous sommes chargés d'une manière toute particulière par le Frère directeur et les autres Frères des Ecoles chrétiennes d'être leur interprète auprès de la population (de la paroisse) de Québec et du faubourg St. Roch, pour lui exprimer combien ils sont touchés des marques d'intérêt qu'elle a données ce matin à l'Institut du vénérable de la Salle, en accompagnant en foule les restes mortels du Frère Amulwin.

ETATS-UNIS.—New-York, 27 mars.—On lit dans le Courrier des Etats-Unis:

Au milieu de toutes les rumeurs qui se succèdent depuis quelques jours, sur les affaires mexicaines, nous commençons à croire une chose: c'est qu'il n'y a rien de croyable dans tous ces bruits de bataille, de défaite et de retraite du général Taylor, et qu'il devient très probable qu'il n'avait encore été, aux dernières dates, ni attaqué, ni vaincu, ni forcé à se retirer dans Monterey. Cette opinion se fonde principalement sur nous sur deux dépêches officielles du général Taylor que vient de publier l'Union de Washington. Dans la première, datée d'Agua-Nueva, à 18 milles de Saltillo, le 7 février 1847, le général américain écrit au ministre de la guerre:
"J'ai transféré mon quartier-général à cette place, avec l'escadron du colonel May, deux batteries et le régiment des volontaires du Mississippi. Hier, le second régiment du Kentucky et les 2e et 3e de l'Indiana m'ont rejoint et seront suivis, dans un jour ou deux, des autres troupes cantonnées dans Saltillo et à l'entour de cette ville, où je ne laisserai qu'une garnison de sept compagnies. Quoique j'aie reçu du major-général Scott l'avis d'évacuer Saltillo, je persiste dans mon opinion de garder non seulement ce point, mais encore la position d'Agua-Nueva qui le précède. Sans parler de l'effet moral pernicieux qu'aurait sur nos volontaires l'abandon des points que nous avons conquis, il y a de puissantes raisons militaires pour occuper cette extrémité-ci de la passe plutôt que l'autre. La rareté de l'eau et des provisions, pendant une longue distance, force l'ennemi qui arrive soit à risquer un engagement sur le terrain, soit à se tenir éloigné de nous, tandis que, si nous nous retirons sur Monterey, il pourrait s'établir fortement à Saltillo, et serait en position de harceler plus efficacement notre flanc et nos communications."
Dans la seconde dépêche, datée pareillement d'Agua-Nueva le 14 février, le général Taylor dit:
"De puis ma dernière dépêche, l'occupation de

cette position a été complétée par l'arrivée du général Wool avec le reste des forces laïchées en arrière. Les troupes sont maintenant convenablement campées, et peuvent prendre promptement une excellente position défensive, quand cela sera nécessaire. Tout est tranquille dans Saltillo et aux environs. Je fais venir des renforts aussi rapidement que possible de l'armée et dans la direction de Parás, car, si j'étais rejoint par une force suffisante des nouveaux régiments (demandés au congrès par l'administration) j'aimerais à pouvoir prendre avantage de toute occasion qui s'offrirait à moi de créer une diversion en faveur des opérations du major-général Scott. Aucun de ces nouveaux régiments n'a encore été annoncé comme arrivé, et je ne sais sur combien d'entr'eux je dois compter pour mon service. Je ne puis vous transmettre aucune nouvelle récente de l'intérieur. Jusqu'au 20 janvier, le congrès mexicain n'avait rien fait pour suppléer aux besoins de l'armée qui n'avait rien reçu pour le mois de janvier et n'avait reçu que la moitié des fonds nécessaires pour le mois de décembre. De temps en temps il m'arrive des rumeurs relatives à l'avance projetée d'une armée mexicaine sur notre position, mais j'en regarde un pareil mouvement comme improbable. Je suis prêt à recevoir l'ennemi en tout temps."

Ces dépêches sont empreintes, comme on le voit, d'une confiance et d'une sécurité complètes. Il faut que la position d'Agua-Nueva soit bien forte, bien heureusement fortifiée par la nature, pour que le général Taylor ait été s'y poster, malgré les avis du major Scott, qui lui conseillait d'évacuer Saltillo et de se retirer dans Monterey. Ce dernier avis du major Scott semble prouver, il est vrai, que la position de Saltillo n'offrait point de garanties suffisantes, mais le mouvement en avant du général Taylor, s'il confirme ce jugement, autorise aussi à penser qu'Agua-Nueva présentait plus de sécurité. La responsabilité d'une défaite, si elle avait eu lieu, passerait tout entière sur le général Taylor, par suite de cette infraction aux ordres de son chef, mais le vainqueur de Palo Alto et de Monterey a donné jusqu'à présent trop de preuves de sagesse et de sagacité, sa lettre respire une confiance trop profonde et trop bien raisonnée, pour que nous croyions, sur de simples rumeurs, à l'échec de sa vieille expérience et à la fausseté de ses calculs. Nous penchons donc à croire que ces rumeurs n'avaient, aux dernières dates, aucun fondement sérieux. Elles sont trop contradictoires pour être basées sur des faits bien réels.

On lit dans le même journal du 30 mars:
"Nous avons de Mexico, de Monterey, de Tampico, de presque tous les points du Mexique enfin, des rumeurs diverses, des articles de journaux, des lettres qui se contredisent parfois, et parfois se corroborent l'une l'autre. Nous avons déjà cité une partie de ces documents dans notre dernier numéro, et entr'autres une lettre de Santa Anna publiée par le journal El Republicano du 22 février. Voici cette lettre en son entier:

A Son Excel. le ministre de la guerre. Armée républicaine Libératrice. Quartier Général à San Salvador, 17 février, 1847, 10 h. du matin.

Excellence.
Par les documents ci-joints vous verrez que le général Taylor a concentré ses forces à l'Hacienda d'Agua-Nueva, à vingt milles de ce point. Cette nouvelle vient de m'être confirmée par mes espions, et il n'y a pas de doute que le général se prépare à une action et se présentera avec sept ou huit mille hommes et plus de 10 pièces d'artillerie.

Pour ma part, j'ai pris toutes mes mesures pour lui livrer bataille dans son camp le 21 de ce mois. Lorsque cette lettre arrivera aux mains de Votre Excellence, il y aura eu une grande bataille, dont le résultat aura d'incalculables conséquences pour le pays. J'ai la confiance que la juste cause de la nation sera protégée à ce moment par le Dieu des armées et que j'aurai la satisfaction de l'annoncer au gouvernement suprême.

Les troupes sous mon commandement marchent avec ardeur et enthousiasme à la vengeance de l'honneur de nos armes. Ni les privations, ni les fatigues d'une marche difficile, ni les éléments qui semblent avoir conspiré contre nous—car durant plusieurs jours nous avons marché dans la neige—n'ont refroidi leur ardeur.

Ceux qui supposent qu'en prenant cette route, il n'y a rien à faire pour l'armée que je commande, verront bientôt qu'il faut quelle circospection lorsqu'on émet une opinion sur un sujet que l'on n'entend pas.

Veuillez communiquer cette lettre à Son Excellence M. le vice-président et accepter les assurances de ma considération et de mon respect. Dieu et liberté.

ANTONIO LOPEZ DE SANTA-ANNA.
Il est donc certain que Santa-Anna avait l'intention bien arrêtée d'attaquer le général Taylor vers le 21 février, époque à laquelle il pensait avoir atteint l'ennemi, soit à Agua-Nueva, soit à Saltillo. Une lettre écrite de cette ville, le 20 février, à un journal d'Augusta, par un officier de santé de l'armée américaine, prouve qu'on s'y attendait et qu'on s'y préparait aussi à une bataille pour la même époque. Cette lettre dit: "Je vous écris la veille d'une bataille, assure-t-on. L'ennemi est en forces de tous côtés. Santa-Anna a informé ses soldats que nos magasins sont pleins et qu'il dépend d'eux de s'en emparer. On m'assure que nous avons ici cent quatre-vingt mille rations, outre soixante mille livres de farine mexicaine, qui ont été capturées. Ne serait-ce pas une bonne aubaine pour Santa-Anna, sans parler des bagages, de l'argent, de six cents wagons et équipements, de quatre parcs d'artillerie complets, de provisions pour les hôpitaux et de munitions en abondance? Je me suis rendu au camp avant-hier, et j'y ai passé toute la nuit. Dans le cours d'une conversation avec le général Taylor, je lui ai demandé s'il pensait que Santa-Anna approchait réellement avec son armée. Le vieux Rough and Ready leva les épaules et me répondit: Qu'ils viennent, et je veux être damné s'ils ne s'en retournent plus vite qu'ils ne sont venus. Il ne craint rien... Le lieutenant-colonel May a été envoyé aujourd'hui avec quatre cents hommes et une section d'artillerie, pour faire une reconnaissance et déloger un corps de cavalerie qu'on dit campé à dix-huit milles d'ici, sur le chemin de San-Luis de Potosi. P. S. L'express va partir; je n'ai que le temps de vous dire que May a été forcé de battre en retraite, après avoir perdu dix hommes et un officier qu'on suppose tué. Le général Taylor est retourné sur les hauteurs qui dominent la ville, et il attendra là l'attaque de l'ennemi. Tout est excitation, mouvement et confusion."
Une lettre écrite de Tampico, 5 mars, par le ca-

pitaine Grayson, annonce, de son côté, qu'une bataille a eu lieu à dix-huit milles au delà de Saltillo et que les Mexicains y ont perdu quatre cents hommes. Ces deux versions se confirment par leurs différences mêmes.

Une autre lettre de Saltillo du 20 constate également l'engagement qui a dû avoir lieu en avant de cette ville, en disant: "Le colonel May et deux pièces d'artillerie sont en ce moment en train de têter les Mexicains, et nous aurons probablement de ces nouvelles ce soir." Voyons ce qui se rapporte à la cité de Saltillo elle-même.

Une autre lettre de cette ville, datée du 21, publiée à Augusta, dit: "Nous sommes tous armés, et nous nous attendons à combattre cette nuit. Santa-Anna s'approche avec dix-sept mille hommes. Les forces du général Taylor dépassent cinq mille hommes. La ville est en notre possession, et nous sommes bien fortifiés." La s'arrête les nouvelles directes de Saltillo. Voici maintenant ce que disent deux lettres de Monterey. La première, signée du paymaster general, est datée du 22 février:
"On nous écrit de Saltillo, dit-il, en date du 21, que le général Taylor s'est replié sur cette ville, et livrera bataille à l'ennemi sur les hauteurs qui sont à l'ouest de la cité. Cette position est flanquée de deux redoutes, et nous sommes charmés qu'il ait choisi, car nous avons maintenant confiance dans le résultat." Dans la seconde lettre, écrite de Monterey, le 23, par le capitaine Montgomery, on lit: "Le général Taylor a été attaqué dans sa position par une force de vingt-cinq mille hommes, et l'engagement dure encore. Lorsque le courrier est parti, l'ultimatum de Santa-Anna était: "Rendez-vous," et la réponse du général Taylor: "Venez me prendre."

Enfin, le correspondant de la Tribune lui écrit de Washington qu'il est arrivé dans cette ville une lettre émanant de la source la plus authentique, et adressée au colonel Taylor, frère du général, dans laquelle sont mentionnés trois engagements: le premier à la passe d'Agua-Nueva, où les Mexicains auraient été repoussés; le second à Saltillo, où le général Taylor s'était replié et où les Mexicains éprouvèrent des pertes plus considérables, et le troisième à la passe de la Rincónada, sur la route de Monterey, où le général Taylor se retirait tranquillement. Les Mexicains y auraient essayé une troisième défaite, mais ils auraient combattu avec un acharnement désespéré. L'auteur de cette communication, qui semble être le général Taylor lui-même, quoiqu'on dise ne pouvoir le nommer, ajoute que l'armée américaine, après ces trois glorieuses journées, des 21, 22 et 23 février, rentrerait probablement sans encombre dans Monterey où elle pourrait résister pendant six mois à toutes les forces mexicaines.

Tel était le budget des journaux d'hier matin, telles étaient les bases sur lesquelles chacun d'eux faisait ses conjectures, lorsque de nouveaux on dit, de nouvelles lettres apportées à la Nouvelle-Orléans par la goëlette William Preston, parti le 10 mars de Brazos Santiago, sont venues s'ajouter aux rapports précédents et éclairer leurs ténèbres de quelques brillantes lueurs, saisies avec avidité par l'anxiété publique. Deux passagers de la goëlette William Preston se sont accordés à dire, comme faits généralement crus à Brazos, qu'après deux engagements sanglants à Agua-Nueva, suivant les uns, à Buena Vista, suivant les autres, et à Saltillo, le général Taylor était rentré en bon ordre dans Monterey, mais que là ne se voyant pas assailli par Santa-Anna, il avait été lui-même lui offrir la bataille. Ce troisième combat se serait terminé par une défaite complète de Santa-Anna qui aurait perdu 5,000 hommes; le général Taylor en aurait perdu 1,100. Il avait vingt pièces d'artillerie légère qui ont fait de si grands ravages dans les rangs des Mexicains qu'en certains endroits le champ de bataille était couvert de trois rangs de cadavres; les vaincus auraient été poursuivis pendant 18 milles sur la route de Saltillo, et aux dernières nouvelles. Santa Anna s'efforçait de rallier les débris de son armée pour livrer un nouvel assaut. Ces détails, apportés à Camargo par un Mexicain, ont été confirmés par un exprès arrivé le 10 mars à l'embouchure du Rio Grande, si l'on en croit une lettre de cet endroit adressée au Delta de la Nouvelle-Orléans. "Cet exprès est venu par terre, dit la lettre, et il est si harassé de fatigue qu'il est difficile d'obtenir des informations correctes. Cependant une chose est certaine: le général Taylor a défait Santa-Anna." Cette victoire, accueillie sans hésitation comme un fait avéré à Matamoras, y a été saluée par une vive canonnade, et l'on pensait à l'embouchure du Rio Grande que cette canonnade avait été tirée à la suite de l'arrivée d'un steamboat attendu avec les dépêches officielles.

On lit dans la Lancette, journal médical publié à Montréal:

"Nous lisons, dans les journaux européens, que le choléra, ce fléau qui à deux reprises différentes a décimé la population de Montréal, vient de faire son apparition dans la Perse et sur les confins de la Russie, et qu'il pourrait sa marche destructive vers l'Europe. Nous ne nous faisons pas l'écho de cette nouvelle pour répandre l'alarme dans cette ville, mais tout en nous reposant sur une sécurité parfaite, nous n'en devons pas moins attirer l'attention des autorités municipales sur ces foyers d'infection, qu'on laisse accumuler en dépit des intérêts hygiéniques des citoyens de Montréal.

"Il est de notre devoir comme journaliste de signaler au public tout ce qui peut être préjudiciable à l'hygiène et par-la-même porter atteinte à l'état sanitaire de la vie. C'est pour cette raison que nous regrettons d'avoir à mentionner que, par la plus singulière incurie, des quartiers de la ville, tout-à-fait privilégiés ce nous semble, ont été destinés à recevoir des immondices de toutes sortes. Or, nous sommes intimement convaincu qu'à cette époque des dégels, il serait urgent de prendre des mesures efficaces pour prévenir à temps tout ce qui tend à favoriser le développement des épidémies. Ces diverses matières sont provoquées à une sorte de fermentation par la chaleur, lesquels peuvent propager des désordres incalculables; on doit s'efforcer de pratiquer des cours d'eau, et répandre au besoin de la chaux vive pour étouffer le germe qui est si délétère. Les exemples abondent de l'influence pernicieuse des exhalaisons qui se dégagent des matières végétales et animales en putréfaction; il n'y aurait qu'à citer quelques localités dans cette ville même, où les médecins constatent plus souvent les ravages des maladies, pour démontrer la vérité de notre assertion.

Nous espérons que ces réflexions porteront leur fruit, et quoiqu'on ait fait beaucoup pour assainir cette ville, il reste encore quelques points sur lesquels nous aurons occasion de revenir à une époque ultérieure."

LABLACHE A ROME.

Il paraît que Lablache a couru un véritable danger dans son retour d'Italie. Le joyeux don Pasquale eut le désir, en quittant Naples, pour revenir en France, de traverser Rome, la ville sainte, afin d'y recevoir la bénédiction du pape, successeur de St. Pierre. Jusque-là, le voyage fut très heureux; il arriva à Rome le 8 décembre, jour de la Conception, au moment où Pie IX devait assister à la grande messe qu'on célébrait à la chapelle Sixtine. Lablache se signa dévotement, s'avança vers le maître-autel, et attendit, non pas à genoux (cette position lui est depuis longtemps interdite,) mais dans une attitude aussi humble et aussi recueillie que son embonpoint le lui permettait. Au bout d'un quart d'heure à peu près, il se sentit légèrement touché au coude, il se retourna aussitôt et vit son domestique pâle et tremblant, qui lui faisait signe de le suivre.—Qu'y a-t-il, s'écria notre gai Figaro?—Ce qu'il y a, monsieur, c'est que le Tibre qui déborde et qui va nous noyer tous.—Retire-toi, homme de peu de foi, dit Lablache indigné, le pape va paraître, et d'un geste de sa main puissante il fera rentrer dans son lit le fleuve obéissant. Le domestique s'éloigna en secouant la tête d'un air de doute; dix minutes après, il revenait et tirait son maître par l'habit, pour l'entraîner avec lui; celui-ci furieux allait le punir de cette familiarité et de son manque de confiance, lorsqu'un cri terrible se fit entendre, et tout le peuple s'ébranla et sortit en courant de la sublime église. Mais ô désastre! la place St.-Augustin est plus qu'un fleuve, dont la vague mugissante et déchaînée menaçait d'engloutir l'individu assez audacieux pour l'affronter. Diab! ex-lama Lablache, en oubliant le saint lieu où il se trouvait, il ne faudra donc renoncer à la bénédiction du St-Père. En achevant ces mots, d'un pas plus léger qu'on ne l'eût supposé, d'après sa colossale circonférence, il se hiya dans son carrosse à moitié submergé, car les chevaux nageaient à plein ventre; puis après bien des efforts et bien des dangers, il arriva à l'hôtel où sa femme l'attendait, dans une angoisse très facile à comprendre.

— L'Observateur Français.

BUREAU DU SECRÉTAIRE,

Montréal, 1er Avril, 1847.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur Général nommer THOMAS EDMOND CABELL, Ecuyer, Secrétaire Civil dans et pour la Province du Canada, en la place de James M. Higginson, Ecuyer, qui a résigné.

BUREAU DE L'ADJUDANT GÉNÉRAL,

Montréal, 1er Avril, 1847.

ORDRE GENERAL. No. 1. Il a plu à SON EXCELLENCE le GOUVERNEUR-GENERAL faire les nominations suivantes dans la Milice de la Province du Canada, savoir :

REGIMENT DE PORTNEUF,
Quatrième Bataillon.

Pour être Major : Jean Marie Robitaille, Ecuyer.

Pour être Capitaines : Joseph Déry, Pierre Moisan, Joseph Malony, et Joseph Jobin, Ecuyers.
Pour être Lieutenants : Louis Gauvin, André Landrigan, Senior, et John Quantin, Gentilshommes.
Pour être Enseignes : Michael Fitzgerald et Didace Hamel, Gentilshommes.
Pour être Chirurgien : Praxèle Larue, Ecuyer.
Pour être Chapelain : Le Révérend Hugh Paisly.

REGIMENT DE DORCHES TER
Troisième Bataillon.

Pour être Majors : William Henderson et Joseph Fournier, Ecuyers.
Pour être Capitaines : William Dickson, John Hodgson, Pierre Plante, Joseph Allaire, Kenneth Sutherland, Elou Lecourt, Louis Couture, François Rouleau, Daniel Madigan, et John Nicholson, Ecuyers.
Pour être Lieutenants : Jean Pouliot, Edward Brennan, John Dillon, John Duff, Maurice Niligan, Joseph Fournier, Junior, Robert Crawford, Charles Fradette, Joseph Romillard, et William Begley, Gentilshommes.
Pour être Enseignes : James Sheehy, François Gosselin, Jacques Adam, James Butler, Patrick Fitzgerald, James O'Grady, Pierre Cinqmars, Laurent Gagnon, Charles Morin, Junior, et Edward Anderson, Gentilshommes.
Pour être Adjuvant : Capitaine François Rouleau.
Pour être Quartier-Maître : Thomas Hodgson, Gentilhomme.
Pour être Chirurgien : William Forrest, M. D. Ecuyer.

TROIS JEUNES GENS, passablement instruits, actifs, sont demandés pour servir comme apprentis à l'imprimerie de ce journal.

On a besoin aussi d'UN JEUNE HOMME MUNI DE BONNES RECOMMANDATIONS pour servir comme commis à la librairie attachée à l'établissement de ce même journal. Le service pour chacun, devra commencer au premier mai prochain. S'adresser à AUGUSTIN COTE' et CIE., près l'Archevêché, Québec, 3 avril 1847.

AVIS.

UNE assemblée des actionnaires de l'Association du Télégraphe Electrique de l'Amérique britannique du Nord, aura lieu à l'hôtel du Parlement, LUNDI prochain, le 12 courant, à l'effet de soumettre les articles de l'Association et de recevoir le rapport des procédés du bureau des directeurs.

Bureau de l'Association, Québec, 6 avril 1847.

Bureau de la Compagnie d'Assurance du Canada contre le Feu.

AVIS est par le présent donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires, aura lieu au bureau de la compagnie en cette cité, LUNDI le 26 avril courant, à DEUX heures de l'après-midi, à laquelle un état des affaires de la dite compagnie sera présenté, conformément aux règlements.

Par ordre, DANIEL McCALLUM, Secrétaire. Québec, 6 avril 1847.

BANQUE D'EPARGNES ET DE PROVIDENCE.

On a besoin d'un caissier.—On recevra des soumissions jusqu'à 10 heures avant midi de LUNDI le 12 courant. S'adresser pour informations à

JEFFERY HALE, Président.

Québec, 3 avril 1847.

HOPITAL DE MARINE.

LES cours du docteur PAINCHAUD sur la MEDECINE et les ACCOUCHEMENTS commenceront le 5 de mai prochain à l'HOPITAL DE MARINE. Québec, 3 avril 1847.

ENCANS.

Terre et Grève
A vendre par encan.

JEUDI le 15 avril courant, à UNE heure précise, P. M., à la Boue de Québec, il sera procédé à la vente par encan de la terre appartenant à Ed. Glackemeyer, écuyer, située à La Canardière, dans les limites de la banlieue de Québec, ayant deux arpents et demi de front sur vingt-quatre de profondeur; avec maison et pierre à deux étages, laiterie et glacière également en pierre, maison de ferme, grange, écuries, remises, etc.

Pour plus amples informations s'adresser au propriétaire ou au notaire soussigné.

LS. PREVOST, N. P.

Québec, 3 avril 1847.

Chapeaux, chapeaux
PAR ENCAN,

A l'arrivée du Great Britain &c.

SERA vendu au magasin du soussigné 250 boîtes de chapeaux de satin, castor et soie. Les acheteurs feront bien de ne pas se presser d'acheter, car les ci-dessus mentionnés seront d'une forme nouvelle et d'une qualité supérieure.

Sans la moindre réserve. E. LACROIX, E. & C. 20 mars 1847.

PROVINCE DU CANADA,
District de Québec.

DANS LE BANC DE LA REINE.

New Carlisle, 10 septembre 1846.

No. 101.

Rufus Chamberlin, de Ristigouche, dans le comté de Bonaventure, dans le district de Gaspé, dans la province du Canada, bourgeois, en sa qualité de commun en biens avec Janet Ferguson, son épouse, et de lui le dit Rufus Chamberlin, dument autorisés, Demandeurs,

Robert Ferguson de Ristigouche, dans le comté de Bonaventure, dans le district de Gaspé, dans la province du Canada écuyer narehand.

Ordonné sur motion de la part de M. Martel, conseil des demandeurs, qu'en autant qu'il appert par le retour de l'huissier et l'évidence de record en cette cause, que le défendeur n'a point de domicile dans ce district, et qu'il ne peut point être trouvé dans les limites d'icelui, mais qu'il a des biens mobiliers dans le dit district, que lui, le défendeur soit par deux avertissements à être deux fois insérés dans les deux langues, dans aucuns papiers-nouvelles dans le Bas Canada, notifiés de comparaître et de répondre à la présente action dans deux mois après la dernière insertion de tel avertissement; et qu'à défaut, par le dit défendeur, de comparaître et de répondre à la demande des dits demandeurs dans la période susdite, il soit permis aux dits demandeurs de procéder à jugement comme dans une cause par défaut.

Par la Cour, WILKIE & TREMBLAY, P. B. R.



SOCIÉTÉ

Saint-Jean-Baptiste.

Il y aura une assemblée générale des membres de cette Société à la Salle des Séances de l'ancien Parlement, le JEUDI 27 AVRIL prochain à sept heures du soir, à laquelle assemblée le rapport sur l'érection d'un édifice pour la Société sera pris en considération, et d'autres affaires importantes seront aussi soumises à l'assemblée.

Les membres sont priés de s'y rendre avec leurs insignes, et de se rappeler qu'ils doivent exhiber leur carte d'admission l'entrée de la Salle.

Comme plusieurs membres n'ont pas encore obtenu leur carte, ils sont informés qu'ils pourront l'avoir en s'adressant aux précepteurs des différentes sections ou au soussigné.

ULRIC J. TESSIER, Secrétaire-Archiviste. Québec, 22 mars 1847.

J. B. A. CHARTIER,

NOTAIRE PUBLIC.

TIENT son bureau dans l'ancien couvent, rue St. Pierre, Basse-Ville de Québec, où il se chargera de toute espèce d'agence pour Scrip, demandes de Lettres Patentes et de Brevets d'inventions, etc., etc. Québec, 1er avril 1847.

MAGASINS A LOUER DANS LA RUE CRAIG

DEUX grands magasins, avec logements spacieux et dans le meilleur ordre possible, l'un occupé maintenant par M.R. Chambers, et l'autre par M. Ross. On pourra louer une partie de la maison à part.

Québec, 4 février 1847.

DR. ROUSSEAU.

On a besoin d'une personne ayant une connaissance parfaite de la tenue des livres et qui puisse écrire les deux langues. S'adresser à ce bureau. Québec, 23 mars 1847.

CHAPEAUX ! CHAPEAUX !

LES soussignés informent le public qu'ils viennent d'ouvrir quelques caisses de Chapeaux de Paris pour Messieurs, en satin, ainsi que quelques caisses de Chapeaux de même description pour les Messieurs du Clergé, qu'ils détailleront à des prix réduits.

P. S. Les soussignés recevront par les premiers arrivages, avec leur assortiment de marchandises, un assortiment complet des meilleurs Chapeaux venant directement de Paris et de Londres, aux dernières modes dites à la Polka et à la Joinville.

A. HAMEL ET FRERE.

Québec, 26 mars 1847.

A vendre.

4 BATEAUX un de 58 pieds de quille sur 19 pieds de Baux.

Un "50" " " do "18" do. do.
Un "50" " " do "18" do. do.
Un "50" " " do "18" do. do.

Les deux derniers peuvent porter 1,000 muids.

S'adresser à

CYRILLE FRECHETTE,

No. 1, rue Richardson, St. Roch.

Québec, 11 mars 1847.

A Vendre

Pour moitié de la valeur ordinaire.

2 MACHINES à faire les clous coupés de toute grandeur jusqu'à 4 1/2 pouces.

1 machine à trancher la tôle ou clous coupés de toute grandeur. Le tout fait d'après les meilleurs modèles et tout neuf.

AUSSE

1 grande roue Alluchonnet avec l'appareil nécessaire à faire marcher le tout par un ou deux Chevaux.

S'adresser à

FRANCOIS DEFOY,

ou à F. X. METHOT.

Québec, 4 mars 1847.

AVIS.

LE soussigné prévient le public qu'à l'avenir il ne sera nullement responsable de toute dette ou de tout emprunt contracté par d'autres que lui en son nom.

AMABLE LANTIER,

Maître-tanneur.

Québec, 20 mars 1847.

AVIS.

UNE assemblée des membres de la banque d'Epargnes et de Providence, aura lieu au bureau de MM. C. et W. Wurtele, rue St. Paul, LUNDI prochain, le 22 courant, à TROIS heures après-midi, pour l'élection des commissaires.

CHRISTIAN WURTELE, Secrétaire.

Québec, 20 mars 1847.

Machine

A FAIRE DES FEUILLES DE BOIS,

propres à la fabrication de boîtes pour chapeaux et allumettes et boîtes de toutes descriptions.

LE soussigné donne avis qu'il a obtenu de Son Excellence le Gouverneur un brevet d'invention pour la machine ci-dessus, et qu'il poursuivra en loi toute personne qui voudrait contrefaire la dite invention.

LOUIS LEMIEUX.

Québec, 20 mars 1847.

Extraits des Règles de l'Assemblée Législative du Canada.

RESOLU, 66.—Qu'avant qu'il soit présenté à cette Chambre aucune Pétition pour obtenir permission d'introduire un Bill Privé pour ériger un Pont ou des Ponts, pour régler quelque Commune, pour ouvrir quelque chemin de Barrières, ou pour accorder à quelque individu ou à des individus quelques droits ou privilèges exclusifs quelconques, ou pour altérer ou renouveler quelque Acte du Parlement Provincial, pour de semblables objets, il sera donné notice de la demande qu'on se propose de faire, dans un des Papiers publics du District, publiés en Anglais, et dans l'un de ceux publiés en Français, s'il y en a, et par une affiche posée à la porte des Eglises des Paroisses ou Townships qui pourront être intéressés à telle application, ou à l'endroit le plus public, s'il n'y a point d'Eglise, pendant deux mois, avant que telle Pétition soit présentée.

RESOLU, 67.—Qu'à l'avenir, cette Chambre ne recevra des Pétitions pour des Bills Privés que dans les premiers quinze jours de chaque Session.

RESOLU, 70.—Qu'après la présente Session, et avant qu'il soit présenté à cette Chambre aucune Pétition pour obtenir permission d'introduire un Bill Privé pour ériger un Pont de Péage, la personne ou les personnes qui se proposent de pétitionner pour la Règle soixante-et-dixième, donneront aussitôt même temps et de la même manière un Avis, notifiant les taux qu'elles se proposent de demander, l'étendue du privilège, l'élevation des Arches, l'espace entre les Culées ou Piliers, pour le passage des Cages, Cages et Bâtimens, et mentionnant, si elles se proposent de bâtir un Pont-levis ou non, et les dimensions de tel Pont-levis.

RESOLU, 71.—Que tous les frais et dépenses occasionnés par les Bills privés qui accordent quelque avantage ou privilège exclusif, et les procédures y relatives dans cette Chambre, ne doivent pas retomber sur le public, et qu'il est juste et raisonnable que partie de ces frais et dépenses soit supportée par ceux qui demandent les dits Bills, et une somme qui ne sera pas moindre que 20 sera déposée entre les mains du Greffier de cette Chambre par le Pétitionnaire avant la deuxième lecture d'aucun tel Bill.

W. B. LINDSAY, Greffier de l'Assemblée.

MEM.—Aucune Pétition imprimée ne sera, dans aucun cas reçue; aucune Pétition ne sera non-plus reçue à moins que des signatures réelles ne soient apposées sur la même feuille de parchemin ou papier, sur lesquelles la dite Pétition sera écrite.

Il a été publié en langues Anglaise et Française, dans le Canada Gazette et la Gazette officielle de Québec; en langue Anglaise dans la Gazette officielle de Toronto, et en langue Française dans le Le Canadien, La Minerve, L'Aurore des Canadas et le Journal de Québec, jusqu'à la prochaine réunion de la Législature.

Joseph CADOTTE,

RUE ST. PIERRE, PRES DU MARCHÉ, BASSE-VILLE,

FAIT ses plus sincères remerciements au public en général pour l'encouragement qu'il en a eu jusqu'ici, et l'informe respectueusement qu'il aura toujours constamment en main, comme ci-devant,

Harnais, Bottes et Souliers français, etc.,

quantités de CUIRS CANADIENS, tels que peaux de Mouton, Veau, à des prix très modérés.

Point de SECOND PRIX.

NOUVEL

ETABLISSEMENT DE CHAPELLERIE.

22, rue la Fabrique, porte voisine de la Salle Médicale, marché de la Haute-Ville.

W. H. ASHWORTH & Co. ANNONCENT respectueusement

qu'ils ouvriront l'établissement ci-dessus le 10 avril prochain, avec un Fonds de marchandises achetées au comptant des manufactures les plus célèbres de Londres et de Paris, qu'ils n'hésitent pas à dire qu'on trouvera sur inspection, bien supérieures tant pour la qualité que pour le goût, à tout ce qui a été jusqu'ici offert en ce genre au public de Québec.

Ils profitent de cette occasion pour dire que toutes leurs marchandises, à l'exception des qualités les plus communes, seront de fabrication européenne. Ils croient devoir faire cette déclaration parce qu'ils savent qu'il y a de grandes quantités de Chapeaux fabriqués en France, et vendus comme étant de Londres et de Paris. Comme chapeliers pratiques, ils sont convaincus que, par diverses causes, il est impossible à présent aux manufacturiers du pays de soutenir la concurrence avec ceux de l'Angleterre et de France.

W. H. A. & Co. prennent la liberté d'annoncer qu'ils se proposent de conduire leurs affaires sur les principes les plus libéraux.

Comme la liste de prix suivante le démontrera :

Chapeaux de Castor pour hommes.....	4s	à	5s
Do do do.....	6s	à	7s 6d.
Do étoffe fine.....	10s	à	15s
Do do extra-fine.....	11s	à	20s
Do de soie.....	3s 6d	à	4s 6d.
Do do extra-fine.....	5s	à	7s 6d.
Do veloutés.....	10s	à	12s 6d.
Do corps de fourrure de Russie fine, vrais français.....	18s	à	20s

Québec, 23 mars 1847.

CHAPEAUX a la POLKA

QUEBEC,

8, rue Saint-Jean,

Haute-Ville.

et a la JOINVILLE.

chez GARANT, fabricant de Pelleteries, etc.

QUEBEC,

8, rue Saint-Jean,

Haute-Ville.

Le sieur GARANT offre ses plus sincères remerciements aux Messieurs du Clergé, à ses amis et au public en général, pour l'encouragement libéral dont ils ont bien voulu l'honorer depuis qu'il a commencé le commerce des CHAPEAUX; cet encouragement, basé sur la confiance, lui fait un devoir d'avoir constamment en main les CHAPEAUX de SATIN des meilleures manufactures de Paris, de Londres et de New-York; c'est de qu'il a toujours fait.

Il ose se flatter qu'il a reçu l'automne dernier, par le Zealous, des chapeaux d'une nouvelle manufacture, spécialement faite pour le Canada, à demande, pour les modes du printemps, tels qu'il n'en a jamais été envoyés auparavant dans ce pays; ces chapeaux méritent d'être vus par les per-

sonnes qui aiment à faire usage de bons et élégants chapeaux; elles feront bien de ne pas acheter de chapeaux avant de les voir.

On verra avec satisfaction qu'il fera cette année une déduction de 10 par cent sur le prix habituel de ses chapeaux. En main, pour les MM. du Clergé, Chapeaux de Castor, Satin et Soie.

Chapeaux pour les Messieurs à la Joinville et à la Polka.

- Do. pour les jeunes gens.
- Do. pour les enfants — noirs et gris.
- Do. pour les Messieurs — de Casimire noir et gris-bleu.



PILULES DE HOLLOWAY.

CETTE INESTIMABLE MEDECINE étant composée entièrement d'Herbes Médicinales, ne contient ni mercure, ni aucune autre substance délétère. Bénigne pour la plus tendre enfance, ou pour la plus faible constitution, et également prompt et sûr pour déraciner la maladie dans l'être le plus robuste, elle est parfaitement inoffensive dans ses opérations et dans ses effets, "tandis qu'elle cherche et qu'elle emporte les maladies de toutes espèces à quelque degré qu'elles soient arrivées," quelque ancienne et quelque enracinée qu'elles puissent être.

PARMI LES MILLIERS D'INVIDUS GUÉRIS "par l'usage de cette médecine," dont un très grand nombre étant sur le bord du tombeau, ont été, "avec un peu de persévérance Rendus à la Santé, et ont recouvré leurs forces quand tout autre moyen avait échoué.

LES PLUS AFFLIGES ne doivent pas s'abandonner au désespoir, mais qu'ils fassent "une épreuve convenable" des "puissants effets de cette Médecine Extraordinaire" et ils auront bientôt "recouvré le bonheur de jouir d'une bonne santé!

ON NE DOIT PAS PERDRE DE TEMPS à faire usage de ce remède pour toutes les maladies suivantes:—

- | | | | |
|---|-------------------------------|---------------------------------------|--|
| Les Fièvres intermittentes | L'Erysipèle | Les Maladies du Foie | La Pierre ou la Gravelle |
| L'Asthme | Les Dérèglements des femmes | Le Lumbago, dit maux de Reins | La Tic-Douloureux |
| Les Taches sur la peau | Les Fièvres de toutes espèces | Les Hémorroïdes | Les Tumeurs |
| Les Fièvres Bilieuses | La Goutte | Les Rhumatismes | Les Ulcères |
| La Bile | Les Maux de Tête | La Rétention d'Urine | Les Vers de toutes espèces |
| Les Coliques | Les Indigestions | Les Scrofules, ou les Ecouelles | Les Maladies Vénériennes |
| La Phthisie, ou Consommation pulmonaire | Les Inflammations | Les Symptômes Secondaires causes, &c. | La Faiblesse, ou la perte des forces qu'elles qu'en soient les |
| La Débilité | La jaunisse | | |
| L'Hydropisie | | | |

Vendre chez J. MUSSON & Co., seuls agents pour Québec, haut de côté Lamontagne.

Almanac des affaires.

THOMAS AMIOT, avocat, à Montréal, agent d'affaires, au près du gouvernement, et ailleurs. Toutes lettres devront lui être adressées, affranchies, aux bureaux publics rue Notre-Dame.

N. CASAUET, Avocat a temporairement établi son bureau au no. 9, rue des Jardins, près de la Cour de Justice. Québec, 27 mars 1847.

BUREAU D'AVOCAT.

J. M. HUDON, avocat, a établi son Bureau chez D. Ross, écuyer, rue St. Louis, Québec, 22 octobre, 1846.

AURÉLE PLAMONDON, avocat, tient son bureau dans l'étude de Jas. George Baird, éc., à l'encoignure des rues Des Jardins et St. Louis. Québec, 24 octobre 1846.

T. FOURNIER, avocat, a établi son étude au no. 7, rue Haldimand, près de la cour. Québec, 9 octobre 1846.

G. TALBOT, avocat, a établi son bureau en la demeure de M. W. Thom, Instituteur, rue St. Angèle, No. 6, près la résidence de M. Poyer. Québec, 29 septembre 1846.

FELIX FORTIER, avocat et agent. Bureau à Montréal, no. 35, rue Notre-Dame, coin de la rue St.-Claude; résidence no. 4, rue Amherst, faubourg de Québec.

Le soussigné a transporté son domicile au no. 8, vis-à-vis la propriété de JOS. HAMEL, écuyer, rue des Fossés, faubourg Saint-Roch, et tient son bureau, comme ci-devant au no. 67, rue Saint-Louis, près du Palais de Justice. J. P. RHEAUME, Avocat et procureur. Québec, 19 mai 1846.

Le soussigné informe le public qu'il demeure maintenant dans le faubourg St.-Jean rue Aiguillon. PIERRE GAUVREAU, Architecte. Québec, 4 juillet 1845.

JOS. LAURIN, NOTAIRE

A TRANSPORTÉ son bureau dans le second étage de la maison de Jos. Tourangeau, Ecr. sur le marché St. Paul. Québec, 5 mai 1846.

ETUDE DE NOTAIRE. Le soussigné a établi son Etude en la demeure de M. Edouard Dostie, boulanger, rue St. Joseph. Jos. LEFEBVRE 2 Juin 1845.

J. BTE. PRUNEAU, notaire, a établi son bureau dans la maison de M. Jean Baillargeon, marchand, rue des Fossés, St. Roch. Québec, 16 mai 1846.

A. Bélanger, NOTAIRE,

SAINT ROCH DE QUEBEC, No. 5, Rue Belair, "Office ouverte depuis 4 heures jusqu'à 9 heures, P. M."

Le Dr. JEAN LANDRY, ex-Chirurgien interne de l'Hôpital de Marine, a établi son domicile dans la rue Ste Ursule, No. 44, près de la rue St. Jean. Québec, 12 janvier 1847.

CALENDRIER POUR 1847. On trouvera à la librairie d'Augustin Côté & Cie, le calendrier pour cette année, Québec, 13 février 1847.

ARPENTAGE.

JEROME LEGARE, arpenteur, tient son bureau dans une des salles du ci-devant Hôtel-de-ville, rue St. Louis. Québec, 3 novembre 1846.

Residence du Dr. Hubert.

Le Dr. HUBERT a établi son bureau dans le Faubourg St. Roch, chez M. F. Drolet, rue de la Reine, No. 15, seconde porte du coin de la rue du Pont. Québec, 8 septembre 1846.

Le DOCTEUR TOURANGEAU informe le public qu'il a transporté son domicile à l'encoignure des rues Ste. Marguerite et de la Couronne, faubourg St. Roch. Québec, 18 avril 1846.

Le docteur ROY a établi son bureau au numéro 29 rue du Palais.—27 nov. 1845.

Le Dr. RINFRET DIT MALOUIN a fixé sa demeure chez son père M. Rémi Malouin, rue d'Aiguillon, faubourg St. Jean. Québec, 10 janvier, 1846. Avis aux pauvres gratis depuis midi jusqu'à une heure.

Le Dr. BLAIS, informe ses patients qu'il a établi sa demeure dans la rue Saint François, no. , faubourg St. Roch, près de chez le Dr. Rousseau. Québec, 4 juin 1845.

Le docteur Cayer tient son bureau dans la maison de M. Dugal, rue St. Valier, près la barrière.—15 mai 1846.

O. GIROUX, M. D. Pharmacien, Chimiste, Droguiste, &c. No. 24, RUE ST. JEAN.

Le soussigné a transporté son domicile sur les remparts, rue St. George, au No. 16, vis-à-vis la demeure de docteur Parent. F. O. GAUTHIER, avocat. Québec, 5 mai 1846.

PIERRE DROUIN, meublier, chaisier, ébeniste, etc. a son atelier, no—rues Fossés, près la rue Craig. Québec, 28 novembre 1846.

M. BILODEAU, Marchand de Provisions, rue St. Paul, No. 78, ci-devant propriété de F. Buteau, écuyer. 3 mars, 1846.

MICHEL PATRY, architecte, demeure maintenant à St. Roch, rue St. François Québec, 10 juillet 1845.

François Barbeau, PEINTRE-ENTREPRENEUR. No. 29, Rue Ste. Geneviève faubourg St. Jean. Québec, 29 juin 1846.

F. E. GARANT, manchonnier et teinturier de pelletteries, No. 8, rue St. Jean, haute-ville, Québec.

J. B. AUDETTE & FILS, Cuir Anglais, Français, Américain et Canadien, fabre en Torquettes, Cire, savon, &c. &c. Basse-Ville, rue St. Pierre.

CONFISEUR. O. PELISSON, pâtissier, au numéro 10, rue St. Joseph, Haute-ville. 1er mai, 1845.

WM. RUTHVEN, Rejeur, No. 27, rue Ste. Ursule, Haute-Ville.

MICHEL GAUVIN, de la ligne de voitures vertes, tient des chevaux de louage, au numéro 19, rue Couillard, Haute-Ville.

DEPOT D'HORLOGES ET MIROIRS AMERICAINS,

No. 9, rue Sous-le-Fort, Basse-Ville, D. O'DOUD, ENCANTEUR.

N. B.—Encans du Soir de Marchandises Sèches, Quincailleries, etc., etc., le LUNDI et le MARDI de chaque semaine.—Québec, 26 juin 1846.

Nouveaux ARRIVAGES DE PELLETERIES.

Le soussigné offre en vente AU NUMERO 8, RUE ST. JEAN,

UN assortiment de belles Pelletteries consistant en Manchons & Boas de Martre du Nord, ditto de Roche de France, d'Ecureuils gris, Lynx, Vison, Black Jenet, Imitation de Martre de France et autres.

Caques pour Dames & Messieurs, de goût & mode; Chapeaux de Draps garnis en pelletteries, Gants & Mitaines, Colletteries d'Astracan et d'autres peaux; doublures de manteau, Cols & Collets, &c. Robes de Carioles (Bœuf Illinois) de ornements pour do; Mitaines de cuir tanné, Caribou, Chamois, en gros et en détail.

AUSSI,

Gibets et Caleçons de chamois; Semelles de crin, comme préservatif contre le froid. Un choix de pelletteries fabriquées et non fabriquées, de Londres, en débarquement. Souliers d'original, Raquettes, Traines Sauvages, Baleines, etc.

N.B.—Le soussigné RÉPARE toutes sortes de pelletteries au plus court avis et dans le meilleur goût.

F. E. GARANT.

Québec, 5 octobre 1846.

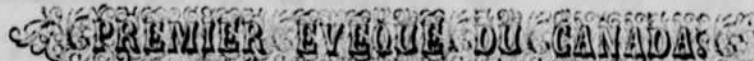
Manuel de la Société de **Temperance** par le R. Père **CHINIQUY.**

Seul dépôt pour le district de Québec, chez Augustin Côté & Cie., Imprimeurs-libraires, près l'Archevêché. Prix en gros, 1s.; en détail, 1s. 3d.

BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.

Esquisse de la **VIE** et des **TRAVAUX** apostoliques de **MGR. FRANCOIS-XAVIER LAVAL-MONTMORENCY**

A vendre chez **AUGUSTIN Côté & cie.** PRÈS L'ARCHEVÊCHÉ. Et Chez **MM. J. & O. CRÉMAZIE.** Rue Ste. Famille.



1 vol. de 150 pages in-8, avec Portrait.

Cette Esquisse de la vie de Mgr de Laval Montmorency, annoncée dans le Journal comme devant paraître de bonne heure l'été dernier, a été retardée jusqu'à ce jour à cause du mauvais état dans lequel nous était parvenu après quatre mois de retard le beau portrait qui doit lui servir de frontispice: il nous a fallu commander un nouveau tirage de ce portrait. Tout le monde aimera à lire la vie de celui qui fut le premier évêque du Canada et dont le nom a acquis un nouvel éclat de la discussion récente dont il a été l'objet. Les faits qui y sont relatés, sont d'une exactitude à toute épreuve, du moins si l'on en croit les documents authentiques qui lui servent comme d'appendice et qui excitent beaucoup la curiosité du lecteur. Les luttes de Mgr de Laval avec les gouverneurs du Canada, sa puissante influence auprès de la cour de France, en ont fait un caractère historique sous le double rapport religieux et politique, et à ce double titre sa vie est intéressante à lire.